

Title	《Ces évocations tournoyantes et confuses...》 dans les placards de la collection Bodmer (In memoriam Jo Yoshida)
Author(s)	MILLY, Jean
Citation	仏文研究 (2006), S: 245-252
Issue Date	2006-06-20
URL	http://dx.doi.org/10.14989/138069
Right	
Type	Departmental Bulletin Paper
Textversion	publisher

« Ces évocations tournoyantes et confuses ... » dans les placards de la collection Bodmer.

Jean MILLY

(Professeure émérite à l'Université de Paris III)

Dans un article du n° 35 du *Bulletin d'informations proustiennes* (2005), « Ce que nous apprennent les épreuves de *Du côté de chez Swann* dans les placards de la collection Bodmer », Jo Yoshida présente ces épreuves, qui datent du printemps 1913 : récemment retrouvées et acquises par la Fondation Bodmer à Genève, elles sont précieuses pour les chercheurs en raison des très nombreuses corrections manuscrites de l'auteur qu'elles comportent¹. Il en analyse de près quatre passages de « Combray », parmi lesquels l'incipit du roman et l'épisode de la lanterne magique. Entre ces deux derniers, je m'intéresserai au passage qui commence par « Ces évocations tournoyantes et confuses ... » et rappelle les chambres où le héros-narrateur a vécu. Il occupe, dans le placard n° 1, les colonnes 7 (en partie) et 8, et dans le placard n° 2, la colonne 1 et le début de la colonne 2. Il présente non seulement des corrections, mais des suppressions et un déplacement de texte important. L'état précédent de ce passage était une dactylographie de l'été 1911 où Proust a supprimé (pour la renvoyer beaucoup plus loin²) une longue digression sur la souffrance qu'on éprouve dans un lieu nouveau et sur la mort des moi successifs entraînée par ces sortes de changements. Cette digression séparait deux énumérations de chambres : d'un côté une chambre Louis XVI et une chambre en forme de pyramide, de l'autre des chambres d'hiver et des chambres d'été³. Après sa suppression, les deux énumérations se trouvent presque directement en contact. C'est ce que nous constatons dans les placards « Bodmer » que l'éditeur Grasset fait établir à partir du 31 mars 1913. Dans un premier temps, Proust se contente d'apporter quelques corrections de détail sur ce passage. Voici le texte qu'on pouvait lire après ces premières corrections⁴ :

[placard 1] Ces évocations tournoyantes et confuses ne duraient jamais que quelques

secondes ; souvent, ma brève incertitude du lieu où je me trouvais ne distinguait pas mieux les unes des autres les diverses suppositions dont elle était faite, que nous n'isolons, en voyant un cheval courir, les positions successives que nous montre le ~~cinématographe~~ «kinétoscope». Parfois c'était un seul de ces lieux où je ne me trouvais pas, dont venait me visiter quelque réminiscence, comme une sensation de jour tombant d'en haut par une lucarne, ou bien d'être adossé au bruit et à l'humidité d'une courette ; rêverie confuse du corps, heure d'art de la matière, embryon de vie esthétique de l'organisme qui lui aussi, comme l'esprit, n'est pas en rapport qu'avec le présent et reste agité par l'inutile passé : comme ces animaux qui l'hiver, dans un pays du Nord, écartent de la tête en dormant la mouche imaginaire de la Provence natale qui ne revient plus voltiger que dans leur rêve.

~~Ainsi, je~~ « Je » revoyais parfois l'une, parfois l'autre des chambres que j'avais habitées dans ma vie ; ~~tantôt~~ «parfois» la chambre Louis XVI, si gaie que même le premier soir je n'y avais pas été trop malheureux et où les colonnettes qui soutenaient légèrement le plafond s'écartaient avec tant de grâce pour montrer et réserver la place du lit ; ~~tantôt~~ « parfois au contraire » celle, petite et si élevée de plafond, creusée en forme de pyramide dans la hauteur de deux étages et ~~revêtue~~ « ~~partiellement revêtue~~ partiellement revêtue » d'acajou, où dès la première seconde j'avais été intoxiqué moralement par l'odeur inconnue du vétiver, convaincu de l'hostilité des rideaux violets et de l'insolente indifférence de la pendule qui jacassait tout haut comme si je n'eusse pas été là ; - où une étrange et impitoyable « glace à pied » quadrangulaire, barrant obliquement un des angles de la pièce, se creusait à vif dans la douce plénitude de mon champ visuel accoutumé à un emplacement qui n'y était pas prévu ; - où ma pensée, s'efforçant pendant des heures de se disloquer, de s'étirer en hauteur pour prendre exactement la forme de la chambre et arriver à remplir jusqu'en haut son gigantesque entonnoir, avait souffert bien de dures nuits, tandis que j'étais étendu dans mon lit, les yeux levés, l'oreille anxieuse, la narine rétive, le cœur battant : jusqu'à ce que l'habitude eût changé la couleur des rideaux, fait taire la pendule, enseigné la pitié à la glace oblique et cruelle, dissimulé, sinon chassé complètement, l'odeur du vétiver et notablement diminué la hauteur apparente du plafond. L'habitude ! aménageuse habile mais bien lente et qui commence par laisser souffrir notre esprit pendant des semaines dans une installation provisoire ; mais que malgré tout il est bien heureux de trouver, car sans l'habitude et réduit à ses seuls moyens il **[placard 2]** serait impuissant à se rendre un logis habitable. Maintenant du moins, ma

pensée montait sans effort jusqu'à ce plafond inaccessible et je pouvais le contempler sans connaître le désir du suicide et la tristesse de l'exil. Mon âme avait même fini par prendre si parfaitement la forme de la chambre, qu'il lui fallut subir un traitement inverse et aussi douloureux quand je couchai ensuite dans une autre, laquelle était basse de plafond.

Ainsi une à une, dans ces longues rêveries qui suivaient mes réveils, je finissais par les revoir toutes, ces chambres où j'avais vécu : chambres d'hiver où, quand on est couché, on se blottit la tête dans un nid qu'on se tresse avec les choses les plus disparates : un coin de l'oreiller, le haut des couvertures, un bout de châte, le bord du lit, et un numéro du *Petit Temps*, qu'on finit par cimenter ensemble selon la technique des oiseaux en s'y appuyant indéfiniment ; où par un temps glacial le plaisir qu'on goûte est de se sentir séparé du dehors (comme l'hirondelle de mer qui a son nid au fond d'un souterrain dans la chaleur de la terre), et où, le feu étant entretenu toute la nuit dans la cheminée, on dort dans un grand manteau d'air chaud et fumeux, traversé des lueurs des tisons qui se rallument, sorte d'impalpable alcôve, de chaude caverne creusée au sein de la chambre même, zone ardente et mobile en ses contours thermiques, aérée de souffles qui nous rafraîchissent la figure et viennent des angles, des parties voisines de la fenêtre ou éloignées du foyer et qui se sont refroidies ; < - > chambres d'été où l'on ~~trouve le plaisir opposé d'~~ aime être uni à la nuit tiède, où le clair de lune appuyé aux volets entrouverts, jette jusqu'au pied du lit son échelle enchantée, où on dort presque en plein air, comme la mésange balancée par la brise à la pointe d'un rayon, chambres de château où, hiver comme été, on se sent presque en pleine nature encore, où les murs et les meubles dégagent une fraîcheur humide, parfumée et salubre, comme le parc et comme la futaie ; et qui gardent si bien de la forêt où elles sont encloses, plutôt qu'elles n'en sont séparées, les vertus de la solitude et sa puissance d'exaltation, que l'on y marche la nuit pieds nus, en humant des senteurs naturelles comme on ferait ~~d'une allée d'arbres~~ dans une allée d'arbres en forêt > ; - ~~toutes celles~~ beaucoup > que mon esprit avait oubliées et qui sans ce souvenir qu'avai-~~en-t~~ retrouvé inopinément ~~mon corps~~ mes membres >, fussent restées perdues pour moi jusqu'à ma mort et avec elles les êtres qui y étaient liés et dont l'image venait de m'être à jamais rendue.

L'intervention suivante de Proust sur ce texte consiste à découper la deuxième énumération de chambres, à la coller avant la première, à supprimer plusieurs

passages, notamment ceux qui concernent les chambres de château et les chambres oubliées, et à faire des deux énumérations une seule et très longue phrase. Voici maintenant la transcription de l'aspect définitif du passage³ :

[Placard 1] Ces évocations tournoyantes et confuses ne duraient jamais que quelques secondes ; souvent, ma brève incertitude du lieu où je me trouvais ne distinguait pas mieux les unes des autres les diverses suppositions dont elle était faite, que nous n'isolons, en voyant un cheval courir, les positions successives que nous montre le *cinématographe* « *kinétoscope* ». Parfois c'était un seul de ces lieux où je ne me trouvais pas, dont venait me visiter quelque réminiscence, comme une sensation de jour tombant d'en haut par une lucarne, ou bien d'être adossé au bruit et à l'humidité d'une courette ; rêverie confuse du corps, heure d'art de la matière, embryon de vie esthétique de l'organisme qui lui aussi, comme l'esprit, n'est pas en rapport qu'avec le présent et reste agité par l'inutile passé : comme ces animaux qui l'hiver, dans un pays du Nord, écartent de la tête en dormant la mouche imaginaire de la Provence natale qui ne revient plus voltiger que dans leurs rêves.

~~Ainsi je « Je » revoyais parfois l'une, parfois l'autre des chambres que j'avais habitées dans ma vie ; tantôt~~ [Ces deux lignes barrées sont reprises dans un béquet en marge droite.] ~~Ainsi je revoyais parfois~~ Mais j'avais revu tantôt l'une parfois « tantôt » l'autre des chambres que j'avais habitées dans ma vie ; et je finissais par me les rappeler toutes dans les longues rêveries qui suivaient mon réveil ; chambres d'hiver où, quand on est couché, on se

[Ici prend place le fragment découpé du placard 2, collé sur les lignes barrées :] ~~quand on est couché~~ on se blottit la tête dans un nid qu'on se tresse avec les choses les plus disparates : un coin de l'oreiller, le haut des couvertures, un bout de châle, le bord du lit, et un numéro du *Petit Temps* « des Débats roses », qu'on finit par cimenter ensemble selon la technique des oiseaux en s'y appuyant indéfiniment ; où par un temps glacial le plaisir qu'on goûte est de se sentir séparé du dehors (comme l'hirondelle de mer qui a son nid au fond d'un souterrain dans la chaleur de la terre), et où, le feu étant entretenu toute la nuit dans la cheminée, on dort dans un grand manteau d'air chaud et fumeux, traversé des lueurs des tisons qui se rallument, sorte d'impalpable alcôve, de chaude caverne creusée au sein de la chambre même, zone ardente et mobile en ses contours thermiques, aérée de souffles qui nous rafraîchissent la figure et viennent des angles, des parties voisines de la

fenêtre et qui se sont refroidies ; < - > chambres d'été où l'on ~~trouve le plaisir opposé d'~~
< aime > être uni à la nuit tiède, où le clair de lune appuyé aux volets entrouverts, jette
jusqu'au pied du lit son échelle enchantée, où on dort presque en plein air, comme la
mésange balancée par la brise à la pointe d'un rayon [*dans la marge du papier*
collé Proust rajoute à la plume et biffe les lignes suivantes :] ~~parfois~~
~~chambres de château où l'on se sent - je me sentais - en pleine nature presque en~~
~~pleine nature encore, où les murs et les meubles dégagent une fraîcheur humide,~~
~~parfumée, exaltante et salubre~~

[*suite du texte du placard 1*] < parfois > la chambre Louis XVI, si gaie que même
le premier soir je n'y avais pas été trop malheureux et où les colonnettes qui
soutenaient légèrement le plafond s'écartaient avec tant de grâce pour montrer et
réserver la place du lit ; ~~tantôt~~ < parfois au contraire > celle, petite et si élevée de
plafond, creusée en forme de pyramide dans la hauteur de deux étages et ~~revêtue~~
< ~~partiellement revêtue~~ partiellement revêtue > d'acajou, où dès la première seconde
j'avais été intoxiqué moralement par l'odeur inconnue du vétiver, convaincu de
l'hostilité des rideaux violets et de l'insolente indifférence de la pendule qui jacassait
tout haut comme si je n'eusse pas été là ; - où une étrange et impitoyable « glace à
pied » ~~s'~~ quadrangulaire, barrant obliquement un des angles de la pièce, se creusait à
vif dans la plénitude de mon champ visuel accoutumé à un emplacement qui n'y était
pas prévu ; - où ma pensée, s'efforçant pendant des heures de se disloquer, de s'étirer
en hauteur pour prendre exactement la forme de la chambre et arriver à remplir
jusqu'en haut son gigantesque entonnoir, avait souffert bien de dures nuits, tandis
que j'étais étendu dans mon lit, les yeux levés, l'oreille anxieuse, la narine rétive, le
cœur battant : jusqu'à ce que l'habitude eût changé la couleur des rideaux, fait taire la
pendule, enseigné la pitié à la glace oblique et cruelle, dissimulé, sinon chassé
complètement, l'odeur du vétiver et notablement diminué la hauteur apparente du
plafond. L'habitude ! aménageuse habile mais bien lente et qui commence par laisser
souffrir notre esprit pendant des semaines dans une installation provisoire ; mais que
malgré tout il est bien heureux de trouver, car sans l'habitude et réduit à ses seuls
moyens il

[placard 2] serait impuissant à se rendre un logis habitable. ~~Maintenant du moins,~~
~~ma pensée montait sans effort jusqu'à ce plafond inaccessible et je pouvais le~~
~~contempler sans connaître le désir du suicide et la tristesse de l'exil. Mon âme avait~~
~~même fini par prendre si parfaitement la forme de la chambre, qu'il lui fallut subir un~~

~~traitement inverse et aussi douloureux quand je couchai ensuite dans une autre, laquelle était basse de plafond.~~

~~Ainsi une à une, dans ces longues rêveries qui suivaient mes réveils, je finissais par les revoir toutes, ces chambres où j'avais vécu ; chambres d'hiver où,~~

~~[ici manque le fragment qui a été découpé et collé dans le placard 1.]~~

~~, chambres de château où, hiver comme été, on se sent presque en pleine nature encore, où les murs et les meubles dégagent une fraîcheur humide, parfumée et salubre, comme le parc et comme la futaie ; et qui gardent si bien de la forêt où elles sont enclôses, plutôt qu'elles n'en sont séparées, les vertus de la solitude et sa puissance d'exaltation, que l'on y marche la nuit pieds nus, en humant des senteurs naturelles comme on ferait d'une allée d'arbres < dans une allée d'arbres de forêt >; toutes celles < beaucoup > que mon esprit avait oubliées et qui sans ce souvenir qu'avai-ent retrouvé inopinément mon corps < mes membres >, fussent restées perdues pour moi jusqu'à ma mort et avec elles les êtres qui y étaient liés et dont l'image venait de m'être à jamais rendue.~~

~~[le texte imprimé et non biffé continue par :] Certes, j'étais bien éveillé maintenant [...]~~

Ces derniers remaniements sont l'aboutissement d'un long travail de l'écrivain sur l'ouverture de son roman. Déjà, dans *Jean Santeuil*, les chambres étaient un thème privilégié. Proust y puise largement pour ses esquisses des « Cahiers Sainte-Beuve » de 1908, et y ajoute de nombreuses autres chambres, qui ont toutes un rapport avec sa propre vie. Son projet est alors de situer le récit dans la chambre du narrateur, en commençant par son réveil, qui lui rappelle des réveils dans d'autres lieux, et en continuant par une conversation littéraire avec sa mère. Mais dans les cahiers suivants les souvenirs se condensent, les chambres deviennent plus typiques, et font moins appel à des circonstances de lieu qu'aux genres de sensations et d'impressions ressenties par le personnage : le corps tient la première place et perçoit l'espace, le chaud, le froid, les bruits, les odeurs, la circulation de l'air, se sent tantôt à l'abri en sécurité, tantôt pris d'angoisse et comme désarticulé. Une tentative de synthèse de toutes ces impressions est près d'aboutir dans le Cahier 8 (1909), mais éclate de l'intérieur sous l'effet des expansions liées à une chambre en forme de pyramide. Cette implosion entraîne de longs détours psychologiques, avant que la suppression de

cet excursus, signalée plus haut, amorce une condensation dans les dactylographies. Les placards Bodmer voient s'achever le resserrement et la systématisation. Dans sa seconde intervention, Proust élimine les lieux encore anecdotiques du début (lumière d'en haut, courette). Les deux introductions aux chambres (« Je revois parfois l'une, parfois l'autre », « Ainsi [...], je finissais par les revoir toutes »), très voisines, sont regroupées en une seule, et la deuxième série, par suite du découpage-collage, passe en tête ; l'ordre des couples de lieux se trouve inversé : au lieu d'aller du particulier (avec des chambres uniques, les verbes à la première personne, des événements singuliers) au général (chambres rapportées aux saisons, pronom « on », présents de généralité), le texte évolue désormais du général au singulier, instituant une progression affective vers la douleur, ou plus exactement vers une alternance entre une terreur dominante et l'apaisement. Il nous prépare à une plus grande particularisation, celle de la description intégrale de Combray, et notamment de sa chambre d'enfant si angoissante. Du point de vue de l'espace occupé par les groupes syntaxiques, le premier et le dernier terme, les plus développés (chambre d'hiver et chambre en pyramide), encadrent le second et le troisième, plus brefs, donnant à la composition une allure de stabilité, tandis que leurs expansions intérieures (où ... où ... où ..., et surtout la chambre en pyramide), évoquent un large mouvement.

Cette très longue phrase (la plus longue du *Du côté de chez Swann*) est devenue un condensé de thèmes chers à Proust et un symbole de son meilleur style périodique. Elle fournit une synthèse et un bilan de souvenirs anciens, mais tout aussi bien un programme, car les chambres évoquées reviendront fréquemment par la suite, comme des lieux décisifs, chambres de douleur comme celles du drame du coucher ou du Grand Hôtel de Balbec, chambres intimes et confortables comme celle de Doncières, chambres marquées par les saisons comme celles de *La Prisonnière*. Elles seront les endroits où le héros jouira le plus de la solitude, de l'écoute de son corps et des *stimuli* venus de l'extérieur. Déjà, dans ce début du roman, on remarque à quel point tous ses sens sont aux aguets et perçoivent les sensations de toute nature ; il recherche la chaleur, la sécurité, il aime se trouver dans un milieu tiède et homogène, dans tout ce qui rappelle le sein maternel ; hors de ce « nid » il éprouve l'angoisse et

se sent tributaire de l'habitude ; il est en outre soumis au temps et à ses variations (temps immobile de l'habitude, temps cyclique des saisons, temps alternatif rendu par les « tantôt » ou répétitif rendu par les imparfaits et les « parfois », temps successif des luttes intérieures). C'est enfin dans ces placards « Bodmer » que le travail de perfectionnement stylistique sur les métaphores, l'animation des objets, les cadences syllabiques, les échos de sonorités⁶, arrive à son point d'aboutissement.

Notes

1. Voir également dans le n° 31 (2000) du même Bulletin la présentation générale de Véréne de Soultrait (plus exacte sur la date de la vente aux enchères de ce document, le 7 juin 2000.)
2. Au moment de l'installation du héros dans sa chambre du Grand Hôtel à Balbec (Nouvelle Pléiade, II, 30-31).
3. J'ai étudié toute cette genèse dans *Proust dans le texte et l'avant-texte*, Flammarion, 1985. La présente étude apporte un complément aux p. 76-80, le jeu « Bodmer » des premières épreuves étant inconnu à l'époque.
4. Selon la transcription linéaire habituelle de l'ITEM.
5. Les parties biffées comprennent les premières corrections signalées précédemment.
6. Pour des études détaillées sur le style de ce passage, voir Julia Kristeva, *Proust et le monde sensible*, Gallimard, 1994, p. 341-355 et 399-426 ; et Jean Milly, « Phrase, phrases », in *Marcel Proust 3, nouvelles directions de la recherche proustienne*, Lettres modernes-Minard, 2001, p. 197-216.